

Albert O. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*

Christophe Charle

Citer ce document / Cite this document :

Charle Christophe. Albert O. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*. In: Annales. Economies, sociétés, civilisations. 47^e année, N. 6, 1992. pp. 1195-1197;

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1992_num_47_6_279105_t1_1195_0000_000

Fichier pdf généré le 13/04/2018

HISTOIRE DE L'ÉTAT

Comptes rendus

Albert O. HIRSCHMAN, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Fayard, 1991, 295 p.

L'ouvrage d'Albert Hirschman est tout à la fois une étude critique de l'idéologie réactionnaire envisagée d'un point de vue nouveau et un témoignage personnel sur le climat idéologique de restauration et de retour à l'ordre (moral, social) qui a coïncidé avec le succès politique du « reaganisme ». L'idée du livre est venue à l'auteur à la suite de sa participation à une commission de réflexion sur la crise de l'État-providence créée par la Fondation Ford, en 1985, après l'élection de R. Reagan. L'organisation du livre est partie d'un schéma « évolutionniste » de T. H. Marshall repris par Ralf Dahrendorf et selon lequel les deux derniers siècles ont vu l'avènement successif de la citoyenneté civile (avec la Déclaration des droits de l'homme), politique (avec le suffrage universel) puis sociale (avec l'organisation de l'État-providence). Mais Hirschman, s'il prend ses exemples dans ces trois processus de réforme ou de révolution, souligne surtout qu'à chaque fois les opposants aux

réformes ont tenté de mettre en œuvre des contre-feux dont l'argumentation de base peut se réduire à trois figures de rhétorique réactionnaire : l'effet pervers (*perversity*), l'inanité (*futility*) et la mise en péril (*jeopardy*). Puisant ses exemples aussi bien dans la littérature contre-révolutionnaire (Burke, de Maistre), conservatrice (Tocqueville, Fustel de Coulanges et les essayistes anglais hostiles à la réforme électorale du XIX^e siècle), élitiste (Pareto, Mosca, Nietzsche), néo-libérale (Hayek et les critiques anglo-saxons de l'État-providence), Hirschman retrouve, selon des tactiques et des dosages variables, la réutilisation de ces modes de raisonnement en faveur de l'ordre établi ou du retour à l'ordre antérieur.

La figure la plus efficace est celle de l'effet pervers qui souligne que les réformes se retournent en leur contraire et prouvent l'impossibilité pour les hommes d'agir sur leur destin social sous peine de jouer les apprentis sorciers. Burke est le premier utilisateur de cette thèse contre la Révolution, mais il n'est pas un inventeur absolu. Hirschman voit dans l'effet pervers le passage à la limite de la vision libérale

COMPTES RENDUS

d'Adam Smith. La main invisible du marché implique que l'homme se laisse conduire par les forces sociales cachées sous peine d'aller contre l'ordre naturel. L'entreprise révolutionnaire est pour Burke une transgression du même ordre. Mais là où l'économiste voyait une possibilité d'évolution positive, les théoriciens réactionnaires découvrent une providence perverse qui déjoue tous les desseins de l'homme. Hirschman montre que cet argumentaire réapparaît dans la dernière phase restauratrice de l'ordre établi quand l'État-providence est mis en cause par Milton Friedman et les néo-libéraux contemporains. Cette occultation de près d'un siècle provient, selon l'auteur de *Bonheur privé, action publique*, de l'effet désastreux des nouvelles lois anglaises sur les pauvres des années 1830. Leur justification politique était les abus nés de l'ancienne charité, leur échec a obligé à réviser le credo libéral. En revanche, les lieux communs sur les escroqueries à l'aide sociale, dont le conservatisme américain ou anglais n'a pas le monopole — le débat politique français l'a encore illustré récemment — n'en sont que la reprise. A ce propos, Hirschman soutient que le pouvoir persuasif de cette figure tient moins dans les preuves avancées et beaucoup plus à leur dynamique paradoxale réinstaurant le fatalisme par une remise en question radicale des adversaires progressistes: en effet, sur des exemples précis, l'auteur souligne qu'elles sont des extrapolations abusives et que les contre-exemples de réformes sans effets non voulus existent tout aussi nombreux.

La deuxième figure, l'inanité, est plus insultante. Dans le premier argumentaire, le réformateur n'est qu'un apprenti sorcier, dans le second, il est en fait un illusionniste, voire un escroc. La réforme proposée n'a pas pour but d'améliorer mais de conserver l'ordre ancien avec des faux semblants car des lois sociales immanentes sont les plus fortes. Le principal point d'application de cette vision est fourni par la critique du suffrage universel et de la démocratie et son corollaire, la théorie des élites.

Comme pour Burke, Hirschman voit l'une des origines de cette argumentation dans la généralisation d'une loi économique. Pareto pensait l'avoir dégagée d'un examen scientifique des statistiques de répartition des revenus. De même que ceux-ci, quels que soient les pays, obéissent à une loi de distribution relativement constante, de même toute société répartit le pouvoir inégalement au profit d'une oligarchie quel que soit le système politique en vigueur. Dans un autre registre, la critique des révolutions (et notamment l'interprétation tocquevillienne de la Révolution française) peut également recourir à cette figure en soulignant les continuités derrière le bouleversement apparent ou la force d'inertie des anciennes structures.

La troisième ligne de défense de l'ordre est celle de la mise en péril. Il s'agit d'utiliser un changement à venir en arguant que la nouvelle réforme détruira les effets bénéfiques de la précédente. Ainsi dans le débat sur le suffrage universel, les essayistes anglais du XIX^e siècle, à chaque nouvelle proposition d'élargissement du suffrage (mais avec un effet de plus en plus limité, les périls annoncés n'étant pas venus), proclamaient la ruine proche de la « Constitution » anglaise et des libertés traditionnelles par le pouvoir venu d'en bas. Alors que les arguments précédents sont donnés *a posteriori*, celui-ci se veut un pronostic de l'avenir et son seul appui factuel est l'exemple de pays voisins qui ont déjà expérimenté de façon négative la réforme: ainsi la France qui, selon les auteurs anglais, est passée du suffrage universel inconsiderément accordé à la dictature bonapartiste (1848-51) et les États-Unis dont le système démocratique implique au XIX^e siècle une politique protectionniste et hostile au progrès économique pour satisfaire les intérêts des groupes de petits producteurs, à la différence du libre-échange anglais qui répond à l'ordre « naturel » en assurant la compétitivité. Le fondement ultime de l'argument n'est ni une métaphysique religieuse, comme dans le premier cas, ni une science de la société, comme dans le

second, mais la réintroduction de mythes plus anciens résumés par le « Ceci tuera cela » de Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris* à propos de l'imprimerie. On peut noter à ce sujet que ces schémas types d'arguments politiques sont aussi, au fond, des schémas types de mises en forme des données sociales et que les sciences sociales et leurs débats d'école obligés sont souvent la forme euphémisée de ces thèses politiques, à moins que les essayistes politiques ne soient les diffuseurs dans le débat plus large de ces modèles de raisonnement savant sur la société.

Pour marquer l'efficacité de son mode d'analyse du discours réactionnaire, Hirschman pousse la coquetterie jusqu'à une étude de la combinatoire des arguments et de leur compatibilité plus ou moins grande selon les terrains. Il témoigne aussi de son honnêteté démocratique en appliquant à son propre camp la méthode : il retrouve ainsi dans le discours progressiste trois figures équivalentes qui inversent les thèmes réactionnaires : la chimère de la synergie et du péril imminent qui réfute la mise en péril : la réforme épaulé l'ordre établi et empêche un danger social plus grave ; il faut être du côté de l'histoire (tout pousse dans le sens du progrès, il est vain de le retarder) qui répond à la thèse de l'inanité ; l'argument de la situation désespérée qui renverse l'effet pervers : seul le changement radical empêchera la catastrophe.

La richesse du livre va bien au-delà de cette épure logique. Albert Hirschman est animé par le souci de donner à sa famille de pensée cette force de l'ironie dont les conservateurs ont eu longtemps le monopole alors que la pensée progressiste passait pour naïve, sympathique et un peu primaire. Mais son livre a d'autres vertus d'un point de vue européen. En démontant tous les automatismes de pensée qui soutendent aussi bien les essayistes du jour que les classiques de l'histoire des idées, Hirschman contribue à relativiser l'idéalisation qu'implique la construction de ce panthéon mythique des grands auteurs, qu'ils soient d'ailleurs progressistes ou

réactionnaires. Un autre usage méthodologique, d'un point de vue plus historien, serait aussi envisageable pour ce livre. Ne faudrait-il pas entreprendre de la même manière un examen de la rhétorique historique, de ses tropismes et de ses faux-semblants qui insidieusement viennent tout naturellement sous la plume ? L. Febvre déplorait autrefois que les sciences sociales ou historiques ne recourent qu'à un registre limité de métaphores et de modèles de compréhension du réel souvent empruntés à un état dépassé des autres sciences. Ces modèles et ces métaphores ne sont souvent eux-mêmes que des automatismes langagiers dessinant une véritable rhétorique convenue. Une analyse rétrospective de l'historiographie dans cet esprit serait certainement toute aussi féconde que la déconstruction de la rhétorique politique pratiquée par Hirschman. C'est dire l'intérêt de cet ouvrage pour une réflexion critique globale.

Christophe CHARLE

François-Charles MOUGEL, *Élites et système de pouvoir en Grande-Bretagne 1945-1987*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1990, III-473 p.

Dans son ouvrage, François-Charles Mougel s'est attaqué à un sujet classique de l'historiographie anglaise, celui des élites, mais envisagé de manière originale puisqu'il aborde la période la plus contemporaine de l'histoire britannique, celle postérieure à 1945. Il bénéficie de ce fait de deux atouts : les nombreuses monographies et analyses sociologiques multipliées sur ce thème depuis les années 1950 et la possibilité, propre aux sociologues, d'utiliser les ressources de l'histoire orale ou de l'enquête par questionnaire. L'auteur a ainsi réalisé 72 interviews et reçu 200 réponses aux 390 questionnaires envoyés. Adoptant une perspective volontairement